

CERCLE D'ETUDES CINEMATOGRAPHIQUES

Saison 2021-2022 – Plat de résistance(s)

Jane Eyre de Cary Joji Fukunaga

Royaume-Uni, Etats-Unis, 2017. Avec Mia Wasikowska (Jane Eyre), Michael Fassbender (Mr Rochester), Judi Dench (Mrs Fairfax), Jamie Bell (St. John Rivers). Drame. 2h. Adapté du livre de Charlotte Brontë.

Réalisateur

A compter de 2021, le nom de Cary Joji Fukunaga sera sans doute surtout associé au dernier James Bond en date, *Mourir peut attendre*. Avant cela, le réalisateur s'est fait connaître avec deux autres films : *Sin Nombre* (2009), récompensé au Festival de Sundance par le prix de la mise en scène, et *Beasts of No Nation* (2015), ainsi que pour avoir produit et dirigé la série acclamée *True Detective* (2014). Au sein d'une œuvre davantage apparentée au thriller, *Jane Eyre* fait décidément figure d'exception... quoique. Cinéaste, scénariste, notamment sur ses propres films, producteur, Cary Fukunaga, né en 1977, a encore toute sa carrière devant lui et ne semble pas près de s'arrêter.

Résumé

Une enfance confrontée à l'absence d'amour et à la misère des pensionnats de jeunes filles. La rencontre avec un homme « qui avait plus de caractère que de beauté », hanté par un lourd secret. Et surtout, une incroyable passion pour la vie, derrière une apparence calme et insignifiante. L'histoire de Jane Eyre donc.

Le nécessité d'écrire

En 1847 paraissent en Angleterre trois ouvrages : *Jane Eyre*, *Les Hauts de Hurlevent* et *Agnès Grey*, publiés respectivement sous les pseudonymes Acton, Currer et Ellis Bell. Charlotte, Emily et Anne : trois sœurs dont le monde se réduit aux murs de leur maison, devant laquelle s'étend le cimetière familial et la lande infinie. Dans une Angleterre peu à peu défigurée par l'industrialisation effrénée, au sein de vies marquées par la mort des êtres aimés, elles font de la lecture, de l'écriture et de l'imaginaire leur lieu de refuge et de transfiguration de la sombre réalité. Infusés de leurs expériences, qu'elles se limitent aux déambulations dans la nature sauvage ou se soient risquées jusqu'à la ville et au métier de gouvernante, leurs romans et poèmes sont comme autant d'autoportraits, où peuvent enfin s'accomplir les passions et les désirs qui les habitent.

Virginia Woolf, moins d'un siècle plus tard, analyse sans concession la condition difficile, voire impossible, des femmes écrivains de l'époque. Enfermées dans un monde aux idées et aux phrases proprement masculines, tenues par leur condition loin du monde, de l'indépendance et de l'espace nécessaires à la création, elles n'ont pu exprimer jusqu'au bout leur voix profonde :

« J'ouvris *Jane Eyre* au chapitre douze et mes yeux furent attirés par la phrase "Me blâme qui voudra." De quoi blâmerait-on Charlotte Brontë ? me demandais-je. Et je lus comment Jane Eyre avait l'habitude de monter sur le toit quand Mrs Fairfax faisait des confitures et de regarder sur l'horizon des champs. Et là, elle désirait ardemment – et c'est ce désir qui est blâmable – elle désirait "un pouvoir qui me fit connaître ce qu'il y avait derrière ces limites, qui me fit apercevoir ce monde actif, ces villes animées dont j'avais entendu parler, mais que je n'ai jamais vues. Alors je souhaitais plus d'expérience, des rapports plus fréquents avec les autres hommes et la possibilité d'étudier un plus grand nombre de caractères que je ne pouvais le faire à Thornfield. [...] Beaucoup me blâmeront sans doute ; on m'appellera nature mécontente ; mais je ne pouvais faire autrement ; il me fallait du mouvement. [...] On suppose les femmes généralement calmes : mais les femmes sentent comme les hommes ; elles ont besoin d'exercer leurs facultés, et, comme à leurs frères, il leur faut un champ pour leurs efforts." [...] On pourrait même dire, continuai-je en reposant le livre près d'*Orgueil et préjugés*, que la femme qui a écrit ces pages avait plus de génie en elle que Jane Austen ; mais quand on les lit et qu'on relève ce qui s'y agite, cette indignation, on voit qu'elle ne parviendra jamais à exprimer entièrement et complètement

son génie. Ses livres seront déformés et tordus. Elle écrira dans la rage ce qu'elle devrait écrire dans la sérénité. Elle écrira sur elle quand elle devrait écrire sur ses personnages. Elle est en guerre avec son sort. Comment pouvait-elle ne pas mourir jeune, crispée et contrariée ? [...] Elle savait – qui le savait mieux qu'elle – combien son génie aurait profité, avec quelle ampleur, s'il ne s'était pas consumé en visions solitaires sur l'horizon des champs ; si l'expérience et le dialogue et le voyage lui avait été accordés. Mais ils ne lui étaient pas accordés ; ils étaient inaccessibles ; et nous devons accepter le fait que tous ces bons romans, *Villette*, *Emma*, *Les Hauts de Hurlevent*, *Middlemarch*, furent écrits par des femmes qui n'avaient pas plus d'expérience de la vie que celle qui pouvait entrer dans la maison d'un respectable pasteur ; écrits aussi dans le salon commun de cette respectable maison et par des femmes si pauvres qu'elles ne pouvaient se permettre d'acheter plus de quelques ramettes de papier sur lesquelles écrire *Les Hauts de Hurlevent* et *Jane Eyre*.

(Virginia Woolf, *Un lieu à soi*, trad. de Marie Darrieussecq, éd. Denoël, 2016 [éd. originale Hogarth Press, 1929])

Regards de la critique

« Dans cette réalisation fort soignée et relatée en un long flash-back, tout est mesuré et contenu, ne suggérant qu'avec plus de force les sentiments et les perceptions personnelles. L'apparence doit être sauve, seule la nature, véritable personnage du film, a le droit de dépasser les limites convenues, aussi devient-elle, via sa noirceur ou son éclat, le miroir des émotions et des élans, d'autant plus que sa beauté sauvage, hostile, réveille maints souvenirs de peintures.

Mia Wasikowska, proche par son âge (21 ans) de l'héroïne du roman, incarne avec conviction Jane. Ainsi, tout en discrétion, elle ne joue pas avec son physique, mais ne cesse de révéler la vive intelligence de son personnage, couplée avec un impérieux désir de liberté (déjà présent dans l'ouvrage). Ses répliques sont claires et franches et dénotent le rejet de toute hypocrisie, ce qui pour une gouvernante peut paraître tout à la fois audacieux et irremplaçable. Et cela d'autant plus face à Michael Fassbender qui parcourt les registres cynisme, pitié, colère, sauvagerie, manipulation, avec une étonnante aisance. Le réalisateur n'a donc pas misé sur la conformité du physique de ses acteurs au héros du roman, il a privilégié leur rendu émotionnel et c'est précisément ce qui donne à cette version sa force et sa beauté. »

Serge Molla, *Ciné-Feuilles*, n° 662, 4 juillet 2012.

« La sortie du flash-back par la reprise de la fuite de Jane a l'avantage d'insister sur l'épreuve morale, la souffrance amoureuse ressentie durant la fuite alors que la première vision de la fuite montrait avant tout l'épreuve physique subie par Jane, bien proche de mourir. La plupart des plans sont repris une seconde fois, d'autres sont pris sous un autre angle (la prostration sur les rochers) ou même rajoutés (le plan dans la bruyère qui fait de Jane une sorte d'Ophélie proche de s'abandonner à la mort comme chez Sir John Everett Millais).

Fukunaga reste d'ailleurs souvent assez proche de l'esthétique préraphaélite contemporaine de l'écriture du roman notamment dans les plans des cerisiers en fleurs du printemps de même qu'avec les touches de néo-gothique dues à la folie de la femme de Rochester. Fukunaga fait confiance à la tranquille assurance de Mia Wasikowska pour croiser le fer avec ceux qui l'humilient ou veulent la maintenir en servitude sans avoir recours à la voix off alors que le roman est souvent lourdement lesté des commentaires de Jane. Les dialogues, dès lors relativement parcimonieux, deviennent ainsi souvent les meilleures scènes du film. »

Jean-Luc Lacuve, Ciné-club de Caen, 4 août 2012.

Dossier préparé par Adèle Morerod

Vous souhaitez réagir au film ? Faites-le par courriel en vous rendant à l'adresse suivante:

<http://www.cine-feuilles.ch/cercle-d-etudes.html>

puis cliquez sur le lien "nous contacter".